

## Léa Pool

### « Le regard est beaucoup plus habitué à voir un cinéma masculin, qu'un cinéma féminin... »

Julie Vaillancourt

---

Number 309, August 2017

Et au pire on se mariera

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/86143ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this article

Vaillancourt, J. (2017). Léa Pool : « Le regard est beaucoup plus habitué à voir un cinéma masculin, qu'un cinéma féminin... ». *Séquences : la revue de cinéma*, (309), 6–9.

# Léa Pool

« Le regard est beaucoup plus habitué à voir un cinéma masculin, qu'un cinéma féminin... »

L'an dernier, lors du Gala Québec Cinéma, Léa Pool recevait le prix de la meilleure réalisation pour **La passion d'Augustine**, sacré meilleur film de l'année, devenant par le fait même la première femme à remporter ce type de récompense depuis la création du gala en 1999. Or, Pool n'en était pas à ses premières armes cinématographiques, loin de là. Avec une carrière qui s'échelonne sur plus de trois décennies, débutant avec **Strass Café** en 1980, elle nous offrira des classiques de notre cinématographie, tels **Anne Trister** (1986) et **Emporte-moi** (2008), en passant par le documentaire (**Hotel Chronicles**, 1990, **Gabrielle Roy**, 1998, **Pink Ribbons**, 2011). Elle sera une pionnière du cinéma québécois en ce qui a trait à la représentation du désir lesbien avec **La femme de l'hôtel** (1984) et **Anne Trister** (1986), avant de revisiter le thème dans les années 2000 avec **Lost & Delirious**. Son cinéma aborde par un regard féminin la thématique de l'enfance et de l'adolescence (**Maman est chez le coiffeur**, **Emporte-moi**). Son plus récent opus et treizième long métrage en carrière, **Et au pire, on se mariera**, renoue avec les thèmes de prédilection de la cinéaste; à travers le regard d'Aïcha, 14 ans, qui évoque le passage de l'enfance à l'âge adulte, la découverte de la sexualité, les amours interdites, la violence des premiers émois.

JULIE VAILLANCOURT



Moment de tournage — Sophie Néglise et Léa Pool

Et au pire, on se mariera **est une adaptation littéraire du roman éponyme de Sophie Bienvenu. Quel fut le principal défi de l'adaptation ?**

Je voulais rester proche du roman, car je trouvais qu'il y avait quelque chose d'intéressant dans la structure narrative. Sophie et moi avons donc co-écrit le scénario. Assez rapidement, le défi a été d'essayer de le mettre en scène et de faire un film avec un monologue ! Mais je le voyais et très vite Sophie a compris. Pour sa part, dans les dialogues, elle est magistrale; elle vient de Belgique, mais elle s'est approprié la langue québécoise très vite. Je retravaillerais avec elle demain. Le mélange de nos générations a été intéressant et nous nous sommes beaucoup enrichies l'une l'autre.

**Le film présente une adolescente « rebelle » et impulsive, par le biais de sa propre narration avec des retours en arrière (elle se confesse à la caméra lors d'un interrogatoire à la police). Est-ce que l'utilisation de flash-backs comme base à la trame narrative s'est imposée d'elle-même ?**

J'aimais beaucoup la confrontation (créée par l'interrogatoire) face à un personnage qu'on ne voit pas et qui devient quelque part, le spectateur. Par le fait même, celui-ci est pris dans ce labyrinthe (narratif). Je ne voulais pas l'éliminer, ça donne une charge (émotive) au départ; parce qu'elle nous mène en bateau cette chère Aïcha ! Il y a des scènes qui ont été ajoutées, qui n'existaient pas dans le roman, entre autres, tout le drame d'Aïcha lorsque enfant; je trouvais qu'il fallait pousser cela davantage. Mon gros défi était de faire aimer Aïcha, malgré tout. Pour ça, il fallait — tout en évitant le *flashback* systématique — comprendre que son enfance a été gâchée. Ce qu'elle porte comme adolescente de 14 ans n'est pas anodin...

**Justement dans cette idée de faire aimer Aïcha, l'esthétique du gros plan nous rapproche du personnage en posant un regard tendre qui met en évidence l'insouciance de l'adolescence. Offrir une proximité avec les protagonistes était pour vous une préoccupation de la direction photo ?**

Oui c'était conscient. Et il y a aussi les espaces, car le cinéma triche les lieux. L'appartement d'Aïcha était tout petit, même si à l'image cela a l'air tout à fait normal, mais nous étions collés sur les personnages.



Karine Vanasse et Sophie Nélisse... Un match parfait mère-fille

« je laisse beaucoup d'espace aux acteurs; je vais toujours leur laisser faire une première proposition, partir de ce que l'acteur fait instinctivement. Ça leur permet d'être créatifs. C'est un échange et je suis là pour les guider. Je donne des ateliers à des acteurs et je dis toujours que ce qui m'intéresse, c'est l'écoute. »

**Parlant de lieux,** *Et au pire on se mariera* se situe et fut tourné à Montréal. On sent la faune montréalaise (celle des drags/trans/prostituées rappelle certains personnages colorés de *Il était une fois dans l'est*), on voit des lieux « iconiques » (Stade olympique, ruelles, parc, marché Jean-Talon). Montréal est filmée pour ce qu'elle est. À l'heure où plusieurs productions américaines travestissent la métropole, c'était important pour vous ?

Oui c'était vraiment important. Dans le roman c'était censé être plus Hochelaga-Maisonneuve, et je ne voulais pas aller dans le misérabilisme, avec une mère paumée qui na pas une cenne et qui vit dans un appartement désastreux. Je ne voulais pas aller dans *Le Ring*, ou justifier cela parce qu'ils sont pauvres, ça m'énervait. C'est la classe moyenne-basse, car la mère monoparentale fait avec son unique revenu de préposée; mais pas besoin d'appuyer sur la pauvreté du milieu.

**Avec** *Et au pire on se mariera*, vous renouez avec Karine Vanasse qui brillait dans son premier rôle au cinéma dans *Emporte-moi*, incarnant Hanna, une jeune fille de 13 ans qui vivait difficilement sa puberté. Ici, c'est Aïcha qui vit difficilement sa puberté, alors que Karine incarne sa mère. Puisque l'actrice a jadis joué ce même type de rôle, c'est une mise en abîme intéressante.

Karine tenait beaucoup à faire ce rôle et moi je rêvais de pouvoir retravailler avec elle. En même temps, je la vois encore comme la petite Karine, alors j'avais de la misère à l'imaginer dans un rôle de mère, mais le personnage a eu sa fille très jeune, à 17 ans, donc l'âge fonctionne. J'avais déjà choisi Sophie alors, sans rien promettre, j'ai invité Karine à venir faire quelques scènes et tout de suite ça été un match parfait mère-fille. Nous avons toutes deux les larmes aux yeux, car justement dans *Emporte-moi*, il y a une scène dramatique, où Hanna frappe à la porte en demandant à sa mère de lui ouvrir, alors que dans *Et au pire on se mariera*, c'est l'inverse; le personnage de Karine demande à sa fille d'ouvrir la porte. Après cette scène, nous nous sommes regardé Karine et moi, et ça nous a replongés 17 ans en arrière. C'était très émotif.

**Le film met en scène deux rôles féminins forts, avec deux actrices au parcours remarquable pour leur jeune âge, et ce, au Québec comme aux États-Unis. Comment avez-vous abordé la direction d'actrices ?**

C'est plus facile, elles ont de l'expérience! Cela dit, je laisse beaucoup d'espace aux acteurs; je vais toujours leur laisser faire une première proposition, partir de ce que l'acteur fait instinctivement. Ça leur permet d'être créatifs. C'est un échange et je suis là pour les guider. Je donne des ateliers à des acteurs et je dis toujours que ce qui m'intéresse, c'est l'écoute. L'écoute de l'autre, plus que ce que l'autre dit. Comment l'autre reçoit cette parole. Cela dit, il faut tout de même encadrer et guider les acteurs, notamment cette scène dans l'auto qui est très *totchée*. On en a parlé avec Karine, jusqu'ou poser le niveau de jeu dans la question adressée à sa fille (la jeune actrice Isabelle Nélisse est la soeur de Sophie). Sophie a fait du coaching avec Danielle Fichaud, notamment pour les confessions à la caméra, car c'est un monologue et c'est très dur à faire. Le film repose sur ses épaules, alors si on passe à côté de son personnage, le film tombe. Ça me prenait une actrice solide pour tenir ce rôle avec une telle gamme d'émotions.

**Ça ne doit pas être facile de tourner avec de jeunes acteurs, et pourtant, votre cinéma en regorge** (Anne Trister, *Maman* est chez le coiffeur, *The Blue Butterfly*, *Et au pire, on se mariera*, *Emporte-moi*, *Lost & Délirious*, **ont tous des personnages enfants ou adolescents**). **Est-ce que l'exploration de cette époque charnière de la vie vous fascine plus particulièrement en tant que cinéaste? Une certaine nostalgie de l'adolescence ?**

Nostalgique sûrement pas, parce que ça été très *rough*! Mais c'est peut-être pour ça que les adolescentes n'ont pas la vie facile dans les films que je choisis! Ce n'est pas de la nostalgie, mais peut-être un besoin d'exorciser un certain nombre de choses de ma propre adolescence...mais là aussi, c'est très inconscient! On n'essaie pas comme créateur de trop analyser le pourquoi on fait quelque chose — c'est sûr que tu me le fais dire alors je suis bien obligé d'en parler —, mais je ne peux pas dire que c'est très conscient, mais c'est sûr qu'il y a une attirance immédiate vers des rôles de jeunes. J'aime les diriger, reconnecter avec cette période-là... Mais ce ne sont pas des personnages à l'eau de rose, alors il doit y avoir quelque chose de souffrant derrière ça...

**Votre filmographie propose un « cinéma de femmes », qui met de l'avant, à des époques données, des réalités de femmes souvent occultées (inceste, sexualité, lesbianisme, puberté, cancer du sein, religion) dans leur adolescence ou encore leur vie adulte entre femmes, et (plus rarement) avec des hommes. Est-ce que cette préoccupation pour le sujet féminin est d'abord ce qui vous incite à choisir vos projets ?**

Je ne parlerais pas de préoccupation, car c'est très instinctif. Je n'aurais rien contre un personnage masculin, dans la mesure où le sujet m'intéresserait, mais dans les faits mon intérêt va toujours naturellement vers ces personnages féminins. C'est ce qui m'émeut, ce qui me donne envie de raconter. C'est là que je me retrouve le plus proche de moi-même, nécessairement. En fait, je vais presque systématiquement vers ces sujets. Ce n'est pas un choix conscient, du genre je vais faire un film juste avec des femmes parce que je suis féministe. Ce qui ne veut pas dire que je ne suis pas féministe.

**D'ailleurs, cette année, l'animation du Gala Québec Cinéma avait une touche féministe... Lyse Lafontaine, coproductrice de *Et au pire on se mariera* et collaboratrice de *longue date*, a reçu le prix Iris Hommage, pour sa carrière de plus de 30 ans. On sent une volonté de reconnaître de plus en plus les femmes dans le milieu, même si la parité n'y est pas... Est-ce que cela a tendance à changer, le ressentez-vous dans le milieu ?**

Je pense qu'il y a une volonté de donner plus de place aux femmes, de donner la parité, que ce soit à Téléfilm, à la SODEC ou à l'ONF... Ça crée une angoisse chez les gars aussi; j'en entends parler et je peux aussi comprendre, car bien sûr, il faut que ce soit à qualité égale. Je pense qu'on est rendu là, mais tant qu'on aura des directeurs de festivals internationaux, des distributeurs qui sont uniquement des hommes, on tourne un peu en rond! Puisqu'il faut un distributeur pour être financé et que les distributeurs vont avoir une tendance à préférer des films de gars — c'est aussi par habitude — et bien ça ne va pas faire avancer le cinéma fait par des femmes. Il faut que les distributeurs embarquent là-dedans aussi, et idéalement, avoir un ratio de films faits par des femmes. Que ce soit Cannes, Venise, Berlin, Sundance, New York, ce sont tous des gars qui sont les directeurs de ces festivals. Pourquoi il y a toujours, en compétition, une minorité de films faits par des femmes? Ce n'est pas une mauvaise volonté de leur part, c'est que le regard est beaucoup plus habitué à voir un cinéma masculin qu'un cinéma féminin, qui a souvent — mais pas toujours — un autre type d'écriture. Pour vraiment avancer, il faudrait avoir une parité dans les directeurs de festivals, dans les distributeurs de salles, car en production il y a beaucoup de femmes. Bref, nous faisons des pas intéressants, mais nous ne sommes pas rendus au bout de nos peines. Par exemple, pour *Et au pire on se mariera*, malgré le succès de *La passion d'Augustine*, j'ai eu de la difficulté à trouver un distributeur, car c'est un sujet féminin, un peu sur la corde raide au niveau du récit, et ils ont peur! Ils préfèrent des films plus consensuels au départ.



**Pourtant, on aurait tendance à croire qu'un tel succès au box-office pour *La passion d'Augustine* vous assurerait une certaine distribution pour le film suivant.**

Je t'avoue que je n'en suis pas encore revenu: faire un 1 200 000 \$ au box-office et devoir te battre pour le suivant au niveau de la distribution, c'est quand même étrange! Mais ça fait 30 ans que je fais ce métier et des surprises, on en a à chaque coin de rue. Par contre, je considère que j'ai une carrière privilégiée et que dans l'ensemble les sociétés d'État, surtout la SODEC, mais aussi Téléfilm et Radio-Canada, ont défendu mon cinéma. J'ai pu faire beaucoup de films et je n'ai fait aucun film que je ne voulais pas faire. Je n'ai pas fait de commande, ni eu besoin de faire de la pub et je vis de ce métier correctement. Alors je me sens très privilégiée, car je sais que ce n'est pas évident. J'essaie de trouver de bons sujets, des scénarios forts.

**Parlant de sujets forts, Et au pire on se mariera, comme Anne Trister et *Lost & Delirious* abordent ce thème de l'amour interdit/impossible, malgré leurs contextes, représentations et histoires différentes.**

En effet, la thématique de l'amour impossible/interdit est quelque chose qui m'intéresse. Pour *Anne Trister*, il y a eu deux clans quant à la réception du film. L'un extrêmement favorable, le considérant comme un film phare de leur cheminement personnel; c'est devenu un *fan club* qui me suit maintenant depuis plus de 30 ans. En parallèle, j'ai aussi eu des critiques dévastatrices, non pas au niveau cinématographique, mais sur le côté féministe du propos. On me reprochait que les hommes étaient « insignifiants » dans le film. C'était loin d'être le cas, c'est juste qu'ils ont un rôle secondaire et que les femmes ont toute la place dans le scénario.

**Les gens n'étaient pas habitués à ce regard-là...**

En effet, pas du tout. Et pour *Lost & Delirious*, je ne sais pas combien de questions j'ai eues sur « comment c'est filmer deux femmes qui font l'amour »... C'était à en devenir fatigant.



« Je suis plus d'une école des regards, des silences. Je suis au meilleur de moi-même dans le non-dit. Mais ça aussi ce n'est pas une volonté... En fait, je pense que je ne suis pas une très bonne dialoguiste. »

**Dans** Anne Trister **et** La femme de l'hôtel, **le désir lesbien est traduit le plus souvent par le biais de non-dits, mais les silences comme les regards sont éloquents. Bien sûr, nous sommes à une autre époque, celle des années 80, où « nommer le lesbianisme » était pratiquement impensable.**

Je pense qu'il y avait une pudeur de parler de ça. C'était où j'en étais aussi au moment où je l'ai fait. En fait, je n'ai pas triché sur mon propre chemin. J'étais là dans ma vie. Quand je fais un film j'essaie d'être au plus proche de ce que je pense que j'ai à dire. Après, c'est sûr qu'on n'a pas envie de ne faire que des films sur un sujet, mais quand le projet de **Lost & Delirious** est arrivé — qui n'a pas été écrit par moi — c'était plus frontal, mais c'était encore l'amour impossible.

**Est-ce encore possible aujourd'hui de laisser place aux silences, aux non-dits, dans le contexte d'un cinéma plus commercial, à l'heure où le public se fait bombarder d'effets spéciaux et de musique assourdissante ?**

Je suis plus d'une école des regards, des silences. Je suis au meilleur de moi-même dans le non-dit. Mais ça aussi ce n'est pas une volonté... En fait, je pense que je ne suis pas une très bonne dialoguiste. Dans **Et au pire, on se mariera**, c'est beaucoup Sophie qui a fait le *lead* des dialogues... Ca va, je peux mettre du verbe, mais quand c'est moi qui écris complètement les dialogues, ce ne sont pas les mots qui vont le plus exprimer ce que j'ai à dire. Comme je viens de Suisse, la langue québécoise n'est pas tout à fait placée pour moi. Au fin fond de moi, puisqu'on part de là quand on crée, ça va avoir du vaudois, des origines de mon enfance, de mon adolescence. Après, c'est facile à transposer, tu prends deux acteurs et ils vont le mettre en bouche, ce n'est pas un gros problème, mais le fait que pour moi ce soit une petite difficulté, j'essaie au maximum de m'exprimer par les images,

susciter une émotion autrement que par le verbe. Du même coup, ça a développé un style.

**Votre prochain documentaire**, Double peine, **une co-production Québec-Suisse qui prendra l'affiche à l'automne au Québec, pose un regard sur les enfants de mères incarcérées. Encore un sujet féminin, trop peu abordé au cinéma.**

La parole est donnée aux enfants. De ce fait, les mères s'expriment aussi (mais moins, car on ne peut pas filmer tant que ça dans les prisons). Je voulais donner la parole aux enfants, car la prémisse est que les enfants sont des victimes collatérales du système judiciaire. Quand une mère va en prison, l'enfant est pénalisé aussi, d'où le titre **Double peine**. Les lois et jugements ne tiennent pas compte du fait que ces femmes sont pour la plupart des mères, soit 80 %. C'est un film nécessairement très émotif, tourné à Montréal, à New York, au Népal et en Bolivie.

**Au final, qu'il soit documentaire ou fiction, votre cinéma ne porte-t-il pas dans une certaine mesure sur l'éveil des consciences sociales, en posant votre caméra sur des enjeux, d'un point de vue féminin (enfants, adolescentes, mères, femmes) ?**

Je ne sais pas si je vais en sortir un jour... Dès que je suis amenée à faire autre chose, il faut que je me force pour avoir un intérêt, c'est pas naturel ! Bien que très différents, documentaire et fiction s'aident mutuellement. Dans la fiction tu vas puiser en toi, même si c'est une adaptation, pour transmettre à l'autre un univers que tu portes et que tu as construit (cinématographiquement), alors que le documentaire, ce sont les gens qui viennent vers toi, qui te nourrissent. Pour moi, c'est un chemin inverse, et donc le documentaire me nourrit et me permet de nourrir ma fiction et d'être le plus près possible d'un jeu réaliste. 📍